

LA VALLÉE DES MONTEURS D'OURS

DOSSIER PEDAGOGIQUE

UNE HISTOIRE DE VALLÉE

Il est en Couserans, Ariège, une vallée qui rassemble à beaucoup d'autres et ne livre pas tout de suite son secret. Elle aussi abandonne ses versants pentus à l'inexorable avancée de la ronce, de la broussaille, de la forêt. Elle aussi ne laisse découvrir qu'au promeneur très attentif les vestiges d'un monde disparu, ses ruines.

Ici aussi la pomme de terre se cultivait jusqu'en haut sur les pentes aménagées en terrasses étroites aujourd'hui enfouies sous une végétation désordonnée. Ici aussi des nombreuses familles riches d'enfants passaient au "bourdaou" les mois d'été à engranger du foin et des provisions pour l'hiver, tandis que le bétail, suivant le cycle de la transhumance, estivait en haute montagne. Ici aussi vivait ou survivait frugalement, parfois misérablement, une population dont l'importance se laisse deviner à la longueur des listes de noms sur les monuments aux morts de la Grande Guerre. Ici aussi chaque parcelle de terre produisait de quoi maintenir une précaire autarcie, légumes, seigle, maïs, fruit, chaque maison élevait cochon, volailles, bétail. Ici aussi les métiers saisonniers permettaient de moins mal joindre les deux bouts: moisson en Espagne, vendanges à la plaine. Ni la maladie de la pomme de terre, ni l'affrontement entre paysans et forestiers connu par la fameuse "Guerre des Demoiselles", ni une surpopulation devenue source de misère, ni surtout le carnage de 1914-18, n'ont épargné cette vallée, ni plus ni moins que les autres.

On pourrait continuer.. Mais il est une histoire, aux portes de la légende, aujourd'hui que les acteurs ont disparu, qui fait que cette vallée du Garbet (comme sa voisine, celle d'Alet) peut occuper dans nos imaginations et nos coeurs une place particulière: c'est l'histoire des "Oussaillés", des montreurs d'ours.. Chaque coin de France, chaque pays sans doute, a su inventer son industrie de secours, son mode de colportage, sa manière d'exode...

Ici, on ne partira pas sur les routes proposer aux populations de statuettes de la Vierge, des objets de mercerie, des pierres à faux, ou la distillation de l'eau de vie. D'une façon sans doute pas inexplicable, mais en tout cas extraordinaire, nos meneurs de troupeaux d'Ercé, d'Aulus, d'Ustou, s'en iront munis d'un solide bâton ferré, mener jusqu'au Nouveau Monde un compagnon animal enchaîné, et quel compagnon! L'ours de nos rêves, de nos légendes, de notre enfance, l'ours animal mythique et à qui on attache des pouvoirs magiques. Certes, depuis toujours pourchassés et encore plus depuis l'octroi par la révolution du droit de chasse, les ours se font rares dans nos Pyrénées dès le début du XIX. Qu'à cela ne tienne! On les fera venir du Caucase, via Marseille, oursons de trois mois qu'on élèvera au coin de lâtre, qu'on dressera, leur apprenant à marcher sur leurs deux pattes de derrière à mimer un corps à corps, l'attaque d'un troupeau.



Un montreur d'ours d'Ustou

Aux alentours de 1880, près de 200 familles élevaient des ours dans la vallée d'Aulus. Ainsi, jusqu'en 1914, plusieurs centaines d'"Orsalhers" (oussaillés) partirent d'ici vers la France, l'Europe, l'Angleterre, et.. l'Amérique. A New York, au coeur du Central Park, un rocher témoigne de leur passage. Il s'appelle "le roc d'Ercé".

Prenant la suite des montreurs d'ours, de nombreux habitants de la vallée, ont émigré en Amérique, en particulier après chacune des deux guerres mondiales. Ils travaillent dans la restauration. Tous ont trimé, certains ont réussi, ont même pignon sur rue: la Pergola des artistes, le Rivage, le Tunnel, Les Pyrénées,...

Revenant au pays -pour ceux qui reviennent- on les appelle "les Américains", et ils ne s'en offusquent pas.

Dans ce numéro :

Histoire de vallée	1
Mythe de l'ours	2
De la chasse ...	2
Entretien réalisateur	3
Verte ma vallée!	3
La massadèle	4
bibliographie	4

Sommaire :

- Un interview du réalisateur
- La faux, l'outil du faucheur
- Paysage et histoire
- L'ours, animal mythique de la montagne Pyrénée
- Le générique du film
- bibliographie

L'OURS ET SON MYTHE

"L'ours symbolise l'esprit de rétrogradation systématique et d'anarchie incorrigible qui prohibe la clémence. L'ours est en effet l'incarnation vivante de l'hostilité au progrès et la protestation armée des prétendus droits de la bête contre l'autorité de l'homme."

Alphonse TOUSSENEL, L'Esprit des bêtes—1847

La légende veut qu'un jour, Dieu effrayé par un homme l'ait transformé en ours. La mythique de l'ours prend sa place dans la nature même de la bête. Il est important ici d'évoquer les divers aspects de sa vie. Sa place dans l'échelle des prédateurs, des mammifères, sa reproduction, son écologie. L'ours des Pyrénées est un animal secret, difficile à voir. Lorsque, poussé par la faim, il effectue des dégâts sur des troupeaux, les demandes de battues réalisées par les bergers font état de "l'apparition" de l'ours. Cette "apparition" miraculeuse décrite par les bergers est à rattacher à l'écologie de l'animal. Hibernant, il réapparaît au printemps avec le réveil de la nature. L'ours, dans l'inconscient populaire est rattaché à la fécondité, au surnaturel. C'est l'âme de la terre donnant le signal du retour à la vie.

Et, autre pièce du mythe, l'ours est capable de se mettre debout sur ses pattes postérieures.

Toutes les légendes lui donnent un pouvoir ou une habileté surnaturelle. L'érudit danois PONTO PIDDAN dans une de ses monographies lui donne des possibilités irréelles. "S'il surprend un chasseur, et que celui-ci soit contraint d'abandonner son fusil, l'ours le décharge". La démarche même de l'ours participe à cette mythification de l'animal. L'ours marche à l'amble, c'est-à-dire qu'il



L'ours des Carpathes élevé en Ariège

avance en même temps les pattes avant et arrière d'un même côté. De cette démarche, on lui prête un cerveau capable de s'adapter à beaucoup de situations. Déjà rattaché à la fécondité, l'ours animal sacré du renouveau chasse les terreurs hivernales, la faim, le froid, la nuit, et aussi, pour l'enfant l'image douce et caressante de la mère. L'ours en peluche, compagnon de la nuit enfantine, lien affectif avec le monde.

L'enfant d'ours a pris bien sûr une place importante dans le mythe. "Jean de l'ours" est le fils d'un ours et d'une femme. Il est l'équivalent dans le folklore pyrénéen du demi-dieu de l'antiquité grecque. C'est le Héros.

La fête de l'ours à St Laurent-de-Cerdans nous montre un autre aspect. C'est le traditionnel "ball de l'ors" où "l'ours" échappant à ses gardiens entraîne de force une jeune fille pour la soumettre à des assauts sans équivoque.

Au siècle dernier, en Ariège, la réalité a dépassé la légende. La femme nue du Vicdessus passait l'hiver en compagnie des ours dans la montagne. "Ils étaient mes amis, ils me réchauffaient" ont été les seules paroles intelligibles avant de mourir à la prison de Foix quelques jours après sa capture par des chasseurs.

DE LA CHASSE À LA MONTRE DE L'OURS

"L'ours est de tous les grands carnassiers celui qui souffre le plus de la perte de liberté. C'est le plus difficile à garder de tous les captifs. Cette bête, dont le mouvement monotone et régulier de va-et-vient vous fatigue est le pendule d'une idée fixe mise en branle par l'aimant de la liberté."

Alphonse TOUSSENEL, L'Esprit des bêtes—1847

Dans son livre de chasse, Gaston Phoebus décrit la chasse à l'ours et consacre un passage aux moeurs de cet animal qui "s'accouple comme l'homme". Sully narre dans ses lettres une chasse à laquelle participa Catherine de Médicis et où Arnaud de Lautrec trouva la mort dans un corps à corps avec l'ours. La tactique des chasseurs se résumait souvent à un corps à corps où le chasseur bardé de cuir attaquait la bête armée d'un coutelas. Il n'a manqué à l'Ariège qu'un Homère ou un Virgile pour chanter les mérites des chasseurs d'ours. La révolution de 1789, en rendant le droit de chasse, va accélérer le processus de dépeuplement. Dès 1880, il ne reste que peu d'ours dans les Pyrénées. C'est pourtant l'âge d'or des montreurs d'ours...

Les origines de la montre sont à chercher dans des nombreuses raisons. Présence dans la région vers 1830 de tziganes montrant les ours ? Nul ne le sait. Par contre, des raisons

objectives expliquent le développement de l'activité.

L'Ariège du 19^{ème} connaît une surpopulation extraordinaire. Le manque de terres, le problème foncier, la pauvreté a amené le développement du colportage. L'ours sera donc le pactole d'une vallée ariégeoise : celle du Haut Salat. Dans les années 1880, il n'y avait pas moins de 200 foyers élevant des ours dans les vallées d'Ustou et Ercé. L'ours représentait la dot de la fille. L'ours venant à manquer pour cause de chasse intensive, les ariégeois le faisait venir tout petit depuis la Russie. Ces oursons arrivaient à Marseille dans des cartons.

On ne peut réellement parler de dressage, le rôle de l'orsalher consistant plus simplement à "montrer" la bête inconnue jusque là dans beaucoup d'endroits. L'orsalher utilisait largement la croyance populaire, le "toca l'ours". La croyance populaire disait que le fait de toucher l'ours sur la bosse adipeuse ou, pour les enfants malingres ou épileptiques, de faire neuf pas sur le dos de l'ours guérissait de tous les maux. L'orsalher commençait alors son tour. Il simulait un combat avec l'ours, ou montrait comment la bête s'attaquait aux troupeaux.

Et la "comédie" s'achevait par la quête aux cris de : "Allons Martin gagne ton pain sinon tu n'auras rien."



A TRAVERS LE MONTCALM (Ariège)

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

La Dépêche : Pourquoi les ours et l'Ariège ?

Francis Fourcou : Étant enfant, je suis allé à plusieurs reprises dans la vallée d'Aulus-les-Bains, et ce lieu me fascinait par la présence de ces grands hôtels, nés du thermalisme du XIX^{ème} siècle, dans un cadre de montagne absolument somptueux, mais aussi par la vie pastorale... L'histoire de ce film est liée à ces souvenirs d'enfant. Enfant, j'avais une vision Rousseauiste de ce lieu, adulte, cette vision s'est affirmée au contact des paysans, dont j'ai fait la connaissance. Déjà, en 1975, alors que j'étudiais le cinéma à l'école Louis Lumière, j'ai tourné une série d'images en 16mm, avec trois familles de la vallée. J'y suis revenu vingt ans plus tard avec l'envie de réaliser un film sur l'extraordinaire aventure des montreurs d'ours partis pour l'Amérique, ainsi est né, après deux mois et demi de tournage, "La vallée des montreurs d'ours".

Sur un exode montagnard déjà ancien, apparaissent les montreurs d'ours. Est-ce qu'il y a encore des ours en Ariège à l'époque ? Pourquoi les Ariégeois s'orientent-ils vers ce type de métier tout à fait étonnant ?

Au XIX^{ème} siècle, il y a encore des ours en Ariège, même s'il y en a de moins en moins. Car depuis 1789 les paysans ont conquis le droit de chasse, et l'ours est l'ennemi du système pastoral car il tue des brebis... D'autre part la chasse à l'ours attire les bourgeois, la noblesse d'empire, les riches étrangers... Quand on tue un grand fauve, parfois on recueille ses oursons, on les élève. En outre, les paysans ont l'habitude du voyage : souvent, ils se louent pour gagner quelque argent comme brasiers ; ils vont faire la moisson en Espagne, les vendanges dans la Haute Garonne, dans l'Aude. Ce sont aussi des éleveurs. Un paysan a la fierté de savoir mener ses bêtes, son taureau, ses vaches ; il se dit qu'il est naturellement capable de mener n'importe quelle bête. De ces trois conditions, a pu émerger le métier de montreur d'ours.

A quel moment ce dressage des ours devient-il un métier ?

A partir du milieu du XIX^{ème} siècle, chaque Pyrénéen a cherché un petit métier pour trouver subsis-

tance. Dans les vallées d'Aulus et d'Ercé, l'ours est devenu un moyen de survie. Un de ces paysans a-t-il rencontré un jour un montreur d'ours roumain, tzigane, ou turc, venu là par on ne sait quel hasard ? Le métier de montreur d'ours est ancien, il remonte au Moyen Âge, mais il n'était pas ariégeois. Mais en Ariège, à cette époque, la nécessité était telle, que les choses se sont faites. On a pris des oursons, on les a élevés, dressés. L'idée de partir sur les routes a suivi.

Dans le film on voit que ce métier local commence à s'étendre au point qu'il n'y a plus assez d'ours sur place...

Lorsque le nombre des ours a commencé à décliner, et il a bien fallu trouver une solution. Alors on achetait des oursons des Carpates âgés d'un mois. Dans la vallée, souvent, l'ours remplaçait le cochon. En 1880, deux cents familles de cette vallée élevaient un ours : c'était devenu un élevage lucratif : un ours se vendait 200 francs-or. Ce qui est unique, c'est que cet élevage se soit développé dans cette vallée et pas dans une autre. D'éleveurs, les paysans se sont transformés en montreurs, ce qui est un autre métier.

Le film retrace leur long voyage

Ce qui est impressionnant dans l'histoire de ces gens, c'est leur courage. L'ours est un animal dangereux, même s'il est muselé. La légende dit qu'il peut tuer un boeuf d'un coup de patte. Les gens de la vallée ont imaginé d'abord de faire le tour de France, puis ils sont partis en Angleterre. De là, quelques uns ont gagné l'Amérique. Ils partaient en bateau, la plupart de Liverpool. A Liverpool ils achetaient une carte des chemins de fer des États Unis, car ils circulaient soit dans les wagons à bestiaux, soit à pied le long des voies ferrées. Ils achetaient aussi un pistolet pour se protéger. Ils arrivaient en Louisiane - à La Nouvelle Orléans - ou à New York. Début d'un périple aventureux qui pouvait durer un an, deux ans.

Ils revenaient ?

Beaucoup revenaient mais d'autres sont restés, ce sont ceux que j'ai rencontrés dans mon film. J'ai rencontré aussi les descendants de ceux qui sont partis là-bas, et qui sont revenus au pays. Ceux qui sont rentrés ont ouvert la voie à une autre émigra-

tion, celle des paysans sans terre, ou de ceux qui ne trouvaient plus les conditions pour vivre en Ariège. La misère a cru après chaque guerre, il y a donc eu deux vagues d'émigration très importante vers l'Amérique. A ce moment-là, il n'était plus question de partir avec l'ours, interdit de circulation sur les routes d'Amérique. Les descendants de ces montreurs d'ours, ont suivi le chemin de leurs ancêtres. Ils sont partis en Amérique, dans un autre métier, souvent dans la restauration. Pour la plupart ils se sont établis sur la côte Est, à New York. Aujourd'hui encore, au cœur de Manhattan, dans le quartier de Times Square, il y a une bonne quinzaine de restaurants ariégeois.

Ces Américains sont restés ariégeois ?

Oui, ils sont restés ariégeois, la plupart ont gardé leur langue maternelle : le gascon. Ils ont appris le Français à l'école, et à l'âge de vingt ans sont partis en Amérique où ils ont appris l'Anglais. Quand ils se rencontrent, ils parlent souvent gascon.

Qu'est-il resté du mythe américain ? Ce film est-il un constat d'éthnologue qui fait le bilan d'un siècle et demi de désertification ou, au contraire, contient-il un message d'espoir ? Est-ce que ces vallées vont devenir des réserves d'Indiens ou bien existe-t-il un avenir ?

Ces Ariégeois nous donnent une leçon d'adaptation et de résolution d'une crise. Les Oussallés ariégeois ont trouvé des réponses qui venaient d'eux-mêmes, de l'identité, de la force de ce qu'ils étaient en tant que paysans. Je ne crois pas que les technocrates vont trouver une réponse à nos problèmes sociaux, économiques, culturels, par contre, je crois que les citoyens peuvent en donner. Il y a un potentiel humain, de savoir faire, une identité dans ces vallées des Pyrénées. Je crois que ce sont les pays de l'avenir, nécessairement. Aujourd'hui il ne faut pas baisser les bras : il ne faut pas que cette agriculture, ce savoir-faire, disparaissent. Il ne faut pas que les jeunes qui s'accrochent à ces pays soient dégoûtés de s'y accrocher. C'est par là que doit passer le message d'espoir.

Le film ne dit pas autre chose.

QU'ELLE EST VERTE MA VALLÉE PAR MICHEL PUJOL

Ils s'y étaient crevés les anciens, pour en gagner un morceau, un lopin par-ci, un lopin par-là, de cette terre si rude mais qui nourrissait son monde. Ce qu'il avait fallu en faire, des charrois, fût-ce pour porter des pierres, pour dresser autant de murettes - travail de fourmis ou de esclaves - à belle tranche de montagne et jusqu'aux endroits les plus pentus ! Ils l'avaient domptée, la garce, et c'est peut-être pour cette raison qu'ils lui avaient trouvé tous ces noms qui chantent, comme pour se concilier ses grâces, à cette terre diabolique. Chaque parcelle, chaque languette, chaque "terrasse", chaque talus, et même une orée de bois, un coin de "terre", un recoin trop humide, un pré marécageux, une "combe" trop sèche, oui ! chaque parcelle avait son nom : Cammajou, Coste, Lane, Gouttes, Taousail, Campbouich, Garousse, Trabesse, tant d'autres, une vraie litanie !

C'est à pleurer, ce que sont devenus bien de ces endroits, envahis par genêts, fougères, ronces, la Trinité végétale des terres abandonnées ! E bientôt là-dessus le fourré, le taillis, puis le bois, le bois le plus sauvage, où pourrait à peine passer un sanglier.

Quand aujourd'hui les touristes passent chez nous, ils admirent "ces vertes vallées", ces berceaux de verdure", où l'on étouffe presque de tant de vert sur tant de vert ! Il faut un œil exercé ou être né ici-haut pour comprendre ce qui s'est passé : les terrains en pente abandonnés à la sainte Trinité, les parties plates vouées totalement à l'herbe, à la monoculture fourragère, pour élever des troupeaux de vaches à viande.

Nous vîmes enfants comment se dégradait le pays, rongé par les maux connus : la guerre qui retint tant d'hommes dans les camps de prison-

niers, les années d'après-guerre qui virent toute une jeunesse s'en aller aux Amériques ou à la ville, la mécanisation qui imposa l'abandon progressif des cultures traditionnelles, l'impossibilité de trouver femme au pays, puisque toutes rêvaient de faire leur vie autrement et s'en allaient. Tout ce qui est vert n'est pas richesse ! Au contraire, cette uniformité de vert est bien souvent le symptôme de la mort d'un pays, de la disparition d'un mode de vie, d'une manière d'être. Que sont devenus les ors des champs de seigle, les plumeaux des maïs, les rangées de pommes de terre à perte de vue, les haricots autour de leurs tuteurs, et tout le paradis des vergers, pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, cognassiers, sans oublier les groseilliers, les framboisiers, toute la gloire des jardins de notre enfance ?

Aujourd'hui, d'avril à octobre, tout est vert ! Je sais qu'on peut distinguer plus d'un nuance, du vert le plus clair au plus foncé, du feuillage noir des sapins à la tendre verdure de certaines petites prairies. Disons donc plutôt que tout est devenu végétation sauvage, que rien ne naît plus que de la main de l'homme, que la vallée est presque revenue à jamais à un état primitif où rien n'était cultivé. En fait, il s'y fait beaucoup d'élevage, de culture point.

Personne pourtant ne me fera croire que nous voyons là un paradis retrouvé, quand on sait que de ruines recouvre cette végétation, et même quand on entend vrombir les tracteurs et les machines qui consacrent deux mois par an à couper, sécher, emballer, transporter cette herbe que la nature procure ici avec une telle générosité.

Ce vert est menteur ! Autrefois, la vallée n'était pas verte ! C'était un tapis bariolé des couleurs de tout ce que les hommes cultivent. Chaque parcelle avait la sienne, avait son prix, donnait son grain.

Les saisons se reconnaissent à la couleur des feuilles, bien sûr, mais aussi bien à la diversité des travaux ! Bientôt personne ne saura plus ce que veut dire se servir d'une houe, d'une bêche, semer, passer la herse, buter, en-dehors des jardiniers du dimanche qui sont à ces choses-là ce que peut être un "fast food" à une bonne auberge ! Ici-haut depuis des années, personne ne moissonne ni ne bat, personne ne porte ni seigle ni blé aucun meunier !

Pays vert, pays si vert qu'on rêve parfois de terres nues, sèches, blanches, tout ce vert aurait brûlé ! Alors, les gens du pays ont imaginé ceci : ils ont créé un Comité antivert.

Après moult longues palabres, ce comité a décidé qu'il y en avait assez d'entendre les organismes du tourisme vanter ce "vert paradis" et il a fait bâtir - avec les subventions de l'aménagement du territoire - à chaque extrémité de la vallée un "super Magic Palace" où on invite gracieusement les touristes. Ils ne se font pas prier, vous pensez ! Là, à peine sont-ils entrés qu'une soufflerie formidable vous les emporte au fond d'un couloir jusqu'à une immense salle sphérique. Aussitôt un manège les happe et les fait tourner, tourne que tu tourneras, à en perdre le souffle, tandis qu'une "Super Vidéo Magic" projette sur les écrans qui recouvrent toute la surface un délire de tous les verts qu'on peut imaginer.

Quand nos touristes sortent de là, tout étonnés, du vert ils ont une telle satiété qu'à peine ont-ils posé un pied dans la vallée ils reculent, se retournent, et fuient à toutes jambes, laissant le pays à son bonheur trop vert....

Michel Pujol

LA VALLEE DES MONTREURS D'OURS un film de Francis Fourcou

une coproduction Ecransud - France 3 sud
et le soutien de Pyrénées Magazine
le concours de la Région Midi Pyrénées
du Département de l'Ariège

Images et montage:

Thierry Maybon

Son: Cyril Martin

Musique: Bernard Larat

Mixage: Yves Fromonot

@ Ecransud 1997

visa exploitation 90758

35 mm couleurs

LE RÉALISATEUR

Francis Fourcou a notamment collaboré avec le cinéaste Jean Fléchet, Alain Aubert, et le cinéaste anglais Peter Watkins, pour le film « le voyage ». Fondateur d'ACT formation, centre de formation aux métiers du cinéma et gérant d'Ecransud, société de production et de distribution de films. Il a réalisé de nombreux documentaires et fictions pour le cinéma et la télévision notamment: SEM ESCANATS (lm), 1977, BUFOLA 1986, L'ÉTOILE DU BERGER, ALBERT TEVOEDJRE, L'EMPREINTE DES MAGDALÉNIENS, L'ENDEVINHAIRE, LA CABRA, SUR LES TRACES DE NORBERT CASTERET, LE TRIPORTEUR, GENESE DE LA FORET, LES PIROGUES DES VILLAGES ENGLOUTIS.

Il a distribué en salles QU'EST-CE J'AI FAIT POUR MERITER CA! de Pedro ALMODOVAR, LE SIXIEME JOUR de Youssef CHAHINE, LA CORTE DEL FARAON de José Luis Garcia SANCHEZ, BEARN de Jaime CHAVARRI, "LE VOYAGE" de Peter WATKINS, PUNISHMENT PARK de Peter Watkins

Il prépare LA BATAILLE DE BORDEAUX long métrage documentaire (tournage 2002

Au pays, où je vais trop peu souvent, Joseph est mon voisin. Je reconnais de loin sa démarche un peu déhanchée, ou plutôt balancée, avec ce mouvement particulier des épaules, comme jetées un peu de côté chacune à son tour, ce corps trapu hardiment planté et toujours solide malgré les coups qu'une rude existence ne lui a pas épargnés. De loin aussi, je reconnais le tintement du marteau sur l'enclume quand amoureux, il "pique" sa faux dans la paix du soir. Cette faux qu'il porte fièrement à l'épaule, un des derniers par ici à faire les bordures, nettoyer ce que la machine néglige, ouvrir un chemin envahi par les orties et les ronces.

Sa faux. La "Massadèle", m'a-t-il confié. De Massat donc, de la vallée qui parallèle à celles-ci, s'étire vers l'Etang de l'Hers, vers la "Pique" qu'on peut voir d'ici. Il n'est pas allé la chercher là-bas, mais sans doute à la foire du lundi au chef-lieu d'arrondissement, où il aime se rendre, distraction bimensuelle des paysans quand le travail ne l'interdit pas.

Qu'a-t-elle donc de si particulier, cette massadèle ? Bien en peine de le deviner, je me suis donné le plaisir de ses explications.

Joseph a empoigné la faux, l'a posée devant lui, verticale, la lame sur le sol. Une faux tout à fait ordinaire apparemment, avec son manche de bois et les deux "manchons" qui permettent de la prendre en main. Alors, il a posé un coude sur le manchon du milieu, collé l'avant-bras sur le manche, et le coude restant bien appuyé, il montre qu'il peut saisir à pleine main le manchon d'en-haut (pour les manchons il dit "mailhou" et "aste" pour le manche : ce sont les mots du patois d'ici, c'est-à-dire de l'occitan).

Autrement dit, la distance entre les deux poignées (mailhou) coïncide très exactement avec la longueur de l'avant-bras. Ceci exige que le fabricant conçoive plusieurs modèles et les propose sur le marché ou alors qu'il travaille sur mesure.

Ce qui peut paraître insignifiant pour le profane est au contraire très important pour notre faucheur. Voilà une faux qui fera corps avec son maître !

Une faux, ce n'est pas pour lui un objet qu'on pourrait acquérir dans quelque bazar ou grandes surfaces, sans trop y regarder, à l'instar de ces paysans du dimanche qui s'escriment à "escapiter" les herbes autour de la résidence secondaire.

Non ! la faux est un outil indispensable, précieux, c'est la campagne de tous les jours. Pour un peu, on lui parlerait, et parfois avec colère comme à quelqu'un qu'on aime et qui vous a un instant trahi. Se passe-t-il un seul jour, sauf quand la neige recouvre tout, sans que vous n'avez à mettre à la raison quelque ortie, quelque ronce rebelle ?

Je soupçonne mon voisin d'aimer sa "massadèle" presque comme une dame !

Et elle le lui rend bien : avec quelle délicatesse la lame glisse au ras des murettes, sans heurter la pierre meurtrière, comme la place est nette après son passage ! Certes, cette "dalhe" y est pour quelque chose ! Encore y faut-il la maîtrise et l'aisance tranquille du geste, cette familiarité profonde avec l'outil, cet accord intime inscrit dans sa forme même.

Michel Pujol

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'ours: Boulevard des ours de JJ Camarra (ed Milan), et du même auteur l'ours brun (Hatier) les numéros de Pyrénées Magazine consacrés à la réintroduction de l'ours (N°41, 42, 53) Le Carnaval de l'ours (PM N°41)

Sur les Pyrénées:

Copain des Pyrénées Malin, de Bernard Kayser (Ed Milan)

Sur le Couserans et sur les Pyrénées ariégeoises:

Les Pyrénées ariégeoises de Michel Chevalier, ouvrage de référence
Histoire du Couserans de Geraud Parracha
L'Ariège, Ed Bonneton

Sur le système pastoral:

Bergers des cevennes de Anne Marie Brisebarre (Berger-Levrault)
Pyrénées Magazine N° spécial hiver 96: Pyrénées paysannes

L'ours et les brebis par Etienne Lamazou, (Payot)

sur les Montreurs d'Ours

Les Pyrénées au temps des montreurs d'ours (Ed Milan)

Pyrénées Magazine N°28



Dressage de l'ours aux environs d'Ercé